

## Vues d'ensemble

---

Numéro 228, novembre–décembre 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48264ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

(2003). Compte rendu de [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (228), 51–59.

11'09"01 — SEPTEMBER 11

En réaction aux événements du 11 septembre 2001, un collectif de onze cinéastes de divers pays tourne onze courts métrages de onze minutes neuf secondes chacun sans autre paramètre que celui de la durée. Comme il était facile de le prévoir, l'impression ressentie à la vue de ces onze courts métrages hétéroclites oscille entre la stupéfaction et le dégoût, entre l'attendrissement et le désintérêt. Alors que certains cinéastes comme Youssef Chahine d'Égypte, Ken Loach du Royaume-Uni, Danis Tanovic de Bosnie-Herzégovine, Amos Gitai d'Israël ou Shohei Imamura du Japon tentent de relativiser l'événement avec plus ou moins de succès en nous rappelant que dans le monde entier des gens meurent tous les jours, bien souvent suite à des actions américaines (bombe atomique sur Hiroshima ou coup d'état au Chili le 11 septembre 1973), il faut accorder une mention spéciale à Claude Lelouch (France) et Mira Nair (Inde) pour avoir beaucoup mieux compris le but de l'exercice.

Et si le film le plus déconcertant est étonnamment celui de l'Américain Sean Penn dans lequel les tours ne s'avèrent être qu'un obstacle aux rayons du soleil, le plus engagé et certes le plus efficace est sans conteste celui du Mexicain Alejandro Gonzalez Iñárritu (*Amores perros*, 21 Grams). Sur un crescendo de sons en tous genres enregistrés ça et là durant la journée du 11 septembre (commentaires télévisés et autres appels de détresse), le cinéaste présente, après quelques minutes de noirceur, des plans d'abord très courts puis de plus en plus longs de gens se lançant dans le vide du haut des tours. Après avoir entendu ce vacarme durant de longues minutes, le spectateur est finalement témoin de l'effondrement des deux tours, l'une après l'autre, dans un silence de mort. Expérience cinématographique saisissante.

De l'incompréhension des jeunes réfugiés afghans dont la préoccupation principale est de se prémunir contre la riposte américaine (Samira Makhmalbaf — Iran) à ceux des jeunes Africains qui voient dans la récompense de vingt-cinq millions de dollars pour la capture de Bin Laden la possibilité de procurer à la mère de l'un

d'eux les médicaments qui lui sont nécessaires (Idrissa Ouedraogo — Burkina Faso), 11'09"01 — **September 11** témoigne au final des différentes perceptions qu'aura eu la population mondiale des attentats en question. S'il est légitime de se demander comment certains peuples peuvent être autant déconnectés de notre réalité, ce film nous permet également de constater à quel point nous le sommes de la leur.

Carl Rodrigue

Collectif 2003, 128 minutes — Réal. : Youssef Chahine, Amos Gitai, Alejandro González Iñárritu, Shohei Imamura, Claude Lelouch, Ken Loach, Samira Makhmalbaf, Mira Nair, Idrissa Ouedraogo, Sean Penn, Danis Tanovic — Dist. : Alliance.

## AMERICAN SPLENDOR

Harvey Pekar (remarquable Paul Giamatti), paranoïaque pétri d'amertume et collectionneur compulsif d'une hygiène douteuse, menait une existence morose comme documentaliste dans un hôpital de Cleveland jusqu'à ce qu'il rencontre le bédéiste Robert Crumb, auteur de la populaire série *Fritz the Cat*. Dès lors, Pekar, peu scolarisé mais possédant un savoir encyclopédique, commence à écrire des récits inspirés de sa propre vie dans lesquels il pose un regard caustique sur son entourage composé d'individus pour le moins étranges ou pittoresques. Incapable de dessiner autre chose que des bonshommes allumettes, Pekar demande à Crumb d'illustrer ses histoires. Contre toute attente, la série ironiquement intitulée *American Splendor* connaît le succès dès sa première parution en 1976. Malgré une certaine notoriété, Pekar continue de vivre dans l'ombre avec sa muse névrosée et troisième épouse, Joyce Brabner (excellente Hope Davis).

Porté par la voix rauque de Harvey Pekar, le drame biographique *American Splendor* s'avère une insolite incursion, tant par son approche que par sa substance, dans l'univers misérabiliste de cette peu séduisante mais non moins fascinante figure de proue de la bande dessinée

11'09"01 — September 11



American Splendor

underground. Afin de préserver l'essence de l'œuvre de Pekar, les documentaristes Shari Springer Berman et Robert Pulcini (*The Young And the Dead*, *Off the Menu: The Last Days Of Chasen's*) ont brillamment concocté un mélange de documentaire, d'animation et de fiction. Alors que les scènes illustrant la vie banale de Pekar s'harmonisent aux séquences animées, composant ainsi une sorte de prolongement de la bande dessinée originale, les témoignages de Pekar et de ses proches mettent en lumière l'esprit de contradiction de l'artiste, incarnation vivante de l'Américain moyen en mal de célébrité. À l'heure où la télé-réalité démontre avec complaisance jusqu'où peut-on s'abaisser pour sortir de l'anonymat, *American Splendor* apporte une réflexion rafraîchissante et pleine d'humour sur la soif de gloire des petites gens. Magistral.

Manon Dumais

### American Splendor : La Vie de Harvey Pekar

Etats-Unis 2003, 100 minutes — Réal. : Shari Springer Berman, Robert Pulcini — Scén. : Shari Springer Berman, Robert Pulcini, d'après les séries de bandes dessinées *American Splendor* de Harvey Pekar et *Our Cancer Year* de Pekar et Joyce Brabner — Int. : Paul Giamatti, Hope Davis, Harvey Pekar, Judah Friedlander, James Urbaniak, Joyce Brabner — Dist. : Alliance.

Buffalo Soldiers



Capturing The Friedmans

## BUFFALO SOLDIERS

Le portrait sombre que ce film donne de l'armée américaine à la fin de la Guerre froide en agressera plus d'un. Tout d'abord, le personnage du sergent Elwood, incarné avec brio par Joaquin Phoenix, est beaucoup plus criminel que les habituels filous ou empêcheurs de tourner en rond qu'on retrouve dans ces organisations et qui sont dépeints dans **Sgt. Bilko**, **MASH** et autres **Tire-au-flanc** et même dans **Three Kings**, la très bonne comédie

satirique de David O. Russell sur la première Guerre du Golfe.

Ici, le réalisateur Gregor Jordan montre les soldats américains se comportant encore à l'occasion comme en pays conquis et y vivant en quasi-autarcie. Ainsi, un soldat ne sait même pas que sa base est en Allemagne de l'Ouest; espérons qu'il sait au moins qu'il est en Europe ! Très peu des personnages, à l'exception de celui de la jeune fille jouée par Anna Paquin, ont des côtés positifs. La cinématographie habile d'Oliver Stapleton accentue le caractère pessimiste de ce film tourné en l'an 2000, présenté au festival de Toronto en 2001 et dont le caractère iconoclaste, d'humour très noir, a été accentué par les événements du 11 septembre 2001 qui ont rendu une grande partie du public rébarbatif à une vision si critique de ses militaires, ce qui en a retardé de presque deux ans la sortie commerciale.

**Luc Chaput**

Etats-Unis 2001, 95 minutes — Réal. : Gregor Jordan — Scén. : Gregor Jordan, Eric Axel Weiss, Nora MacCoby, d'après le roman de Robert O'Connor — Int. : Joaquin Phoenix, Scott Glenn, Anna Paquin, Leon Robinson, Sheik Mahmud-Bey — Dist. : Alliance.

## CAPTURING THE FRIEDMANS

Ce premier film d'Andrew Jarecki lève le voile sur les dessous de l'Affaire Friedman, cette famille de Great Neck (New York) qui retint l'attention des médias en 1988 alors que le patriarche et le cadet du clan furent arrêtés pour diverses agressions sexuelles commises sur une vingtaine d'étudiants dans leur sous-sol lors de cours d'initiation à l'informatique. Après avoir plaidé tous deux coupables, le premier se pendit en

prison tandis que le second y croupit durant treize ans. Pour la police, la population et l'épouse du professeur, il ne fit aucun doute que ces individus récoltèrent des sentences pleinement méritées tandis que son fils aîné, la moitié de ses étudiants et certains spécialistes de cas similaires crièrent au complot en réclamant réparation.

Qui plus est, le récit des principaux témoins de cette sordide histoire génère une incroyable ambiguïté sur les motivations des inculpés, le déroulement des procédures judiciaires, la couverture médiatique et surtout le karma de cette famille banlieusarde de classe moyenne, de son dérèglement subit jusqu'à son implosion hiérarchique et émotionnelle. Cette incursion au cœur de l'intimité des Friedman fut rendue possible grâce à l'impressionnante quantité d'archives Super-8 et vidéo familiales; reflet de l'évolution de cette technologie, la caméra semble avoir été le sixième membre du clan, bien au-delà des traditionnelles captations de fêtes et d'événements significatifs. C'est que David, l'aîné qui avait l'habitude de filmer tout et n'importe quoi, a continué d'enregistrer le quotidien de sa famille durant toute la durée du procès dont fit l'objet son père et son jeune frère : ses propres répliques assassines envers sa mère, le mutisme paternel, l'insouciance du plus jeune, tout ! Cette proximité inouïe du présent d'une cellule autrefois unie, jumelée aux discours diamétralement contradictoires des avocats, policiers, voisins et membres de la famille élargie d'Arnold Friedman (qui, lui, ne nie ni n'avoue quoi que ce soit) et son comportement sexuel ont tôt fait de provoquer un malaise immense face à la complexité du lien de sang et, irrémédiablement, du filtre qu'il instaure sur une lecture rationnelle de tout drame familial. Rarement avons-nous pu enfoncer notre nez aussi profondément dans le linge sale des autres, si bien que la nausée n'est jamais bien loin.

**Charles-Stéphane Roy**

Etats-Unis 2003, 107 minutes — Réal. : Andrew Jarecki — Scén. : Andrew Jarecki — Avec : Arnold Friedman, Elaine Friedman, David Friedman, Seth Friedman, Jesse Friedman — Dist. : Alliance.

## LE CHIGNON D'OLGA

Julien et sa sœur Emma ont perdu leur mère il y a presque un an. Ils habitent la maison familiale en Beauce avec leur père Gilles, auteur de livres pour enfants. Chacun vit difficilement ce deuil, préférant garder le silence et se réfugier dans des amours passagères pendant les vacances d'été.

Jérôme Bonnell n'avait que vingt-trois ans lorsqu'il a écrit et réalisé ce premier long métrage. Présenté en compétition officielle au Festival de Rotterdam, ainsi que dans la section Cinémas d'Europe du Festival des films du monde, **Le Chignon d'Olga** se révèle une œuvre confondante de fraîcheur et de maturité.

L'intérêt de ce film à caractère autobiographique — le cinéaste centre le récit autour de Julien, son alter ego — réside d'abord dans le traitement anecdotique d'observations quotidiennes. Tourmentés par le deuil d'un être cher, les personnages, qui n'arrivent pas à communiquer leur désarroi, tentent difficilement de fuir leur réalité vers des romances hasardeuses pourtant toutes vouées à l'échec. Il faut voir quel stratagème Julien utilise pour tenter de séduire Olga, une jeune vendeuse à la librairie du coin, et comment, surtout, il se retrouve bien malgré lui mêlé aux péripéties de son amie d'enfance Alice.

De telles absurdités et la nostalgie pour le jeu et le monde de l'enfance — les images récurrentes du **Cirque** de Chaplin ne défilent pas sur l'écran sans raison — servent ici de métaphores et redonnent le goût à la vie aux personnages qui, dans l'action, se reconstruisent.

Il y a dans l'univers de Jérôme Bonnell une approche cinématographique et des thèmes qui s'apparentent aux films d'Éric Rohmer. Tout en nuances, **Le Chignon d'Olga** marque les premiers pas d'un réalisateur dont il faudra assurément surveiller le parcours.

**Pierre Ranger**

France/Belgique 2002, 96 minutes — Réal. : Jérôme Bonnell — Scén. : Jérôme Bonnell — Int. : Hubert Benhamdine, Nathalie Boutefeu, Serge Riaboukine, Florence Loiret, Antoine Goldet, Delphine Rollin — Dist. : K.Films Amérique.

## LE CŒUR DES HOMMES

Ex-rédacteur en chef de la revue de cinéma *Première* et fondateur de *Studio Magazine*, Marc Esposito livre ici son premier long métrage de fiction. Cet ex-critique revisite une époque quelque peu révolue, époque à laquelle le *cinéma de potes* était bien présent dans le paysage cinématographique français (popularisé par des cinéastes tels que Claude Sautet ou encore Yves Robert). **Le Cœur des hommes** relate



Le Cœur des hommes

une amitié inébranlable entre copains et se veut un hommage à ce type de cinéma des années 70 : il fait notamment penser à **Vincent, François, Paul et les autres** de Sautet. C'est aussi un film conçu pour les comédiens du film, spécialement les quatre personnages masculins du film, et il se laisse regarder avec un certain plaisir quoiqu'on puisse lui adresser certains reproches. Par exemple, son langage cinématographique se révèle plutôt faible. Contrairement à ses modèles, le film d'Esposito manque de rigueur dramatique, il est très bavard et la fin se révèle malheureusement trop convenue.

Par contre, le film possède bien quelques atouts. Les dialogues, souvent savoureux, évitent le pathos et la grossièreté. Comme ce film rend un bel hommage au métier d'acteur, on se doit de souligner la performance réussie des

Le Chignon d'Olga



comédiens. Si Jean-Pierre Darroussin et Gérard Darmon incarnent toujours avec justesse des mêmes rôles-types, Bernard Campan et le chanteur Marc Lavoine s'avèrent les surprises du film. Révélé l'an dernier pour son étonnante performance dramatique dans le film **Se souvenir des belles choses** de Zabou Breitman, Campan campe à merveille le personnage le plus émouvant et le plus étoffé du film, celui d'Antoine, qui quitte la femme qu'il aime après que cette dernière lui avoue une aventure récente. Quant à Lavoine, il est parfait en macho de service.

**Pascal Grenier**

France 2003, 100 minutes — Réal. : Marc Esposito — Scén. : Marc Esposito — Int. : Marc Lavoine, Bernard Campan, Gérard Darmon, Jean-Pierre Darroussin, Zoé Félix, Fabienne Babe — Dist. : Séville.

Cold Creek Manor



Il est plus facile pour un chameau...

## COLD CREEK MANOR

Adoptons l'attitude de la plupart des critiques qui (ne) se respectent (pas) et essayons de donner à Mike Figgis le bénéfice du doute : le cinéaste est connu pour son éclectisme sophistiqué, il faut donc essayer lui donner une chance. Mais pourquoi diable s'est-il embarqué dans l'aventure du thriller et, s'il a été forcé de le faire (?), pourquoi n'a-t-il pas pensé insuffler à son récit l'atmosphère si nécessaire à la crédibilité psychologique de la plupart de ses films précédents ? On ne lui demandait pas de refaire **Stormy Monday** (tâche impossible, ce film restant unique en son genre), mais où sont les ambiances en volutes bleutées de **Leaving Las Vegas**, de **One Night Stand**, de **Miss Julie**, même les quelques illusions techniques de l'injustement mal aimé **Timecode** ? Fichtre : l'homme a même fait dans l'expérimental avec **The Loss of Sexual Innocence** !...

Avec **Cold Creek Manor**, nous suivons les aventures d'une famille new-yorkaise qui vient d'emménager dans un manoir de briques rouges et que viendra bientôt

déranger l'ancien locataire, ex-taulard aux allures de détraqué. À partir de ce moment, le récit bifurque vers le « film de peur » au sens le plus ridicule du terme. La frayeur (où ça ?) force Dennis Quaid à ouvrir tout grand les yeux, tandis que Sharon Stone pousse quelques cris peu vraisemblables, destinés sans doute à empêcher les nôtres de se fermer. La vraie paranoïa est inexistante, même si l'apparition de quelques serpents (sans doute venimeux) détend le peu de sérieux de l'entreprise.

Finalement, nous ne demandions à Figgis qu'une ou deux courses un peu plus haletantes, un itinéraire semé d'une plus grande quantité de cadavres, des surprises brusques, susceptibles de métamorphoser notre torpeur en stupeur, bref un paysage plus cauchemardesque, au lieu d'en esquisser unique-

ment un, omettant de nous en livrer les arêtes les plus vives. Visuellement, le récit semble jouer sur les nerfs des personnages, mais pas sur ceux du spectateur qui n'est traqué, lui, par aucune ombre menaçante. Nous espérions de sa part une fiction dépassée, décalée, franchissant les routines éculées, pouvant rejoindre une autre réalité, mais ce sera pour une autre fois.

Maurice Elia

Etats-Unis 2003, 119 minutes — Réal. : Mike Figgis — Scén. : Richard Jefferies — Int. : Dennis Quaid, Sharon Stone, Stephen Dorff, Juliette Lewis, Kristen Stewart, Ryan Wilson, Dana Eskelson, Christopher Plummer — Dist. : Buena Vista.

## IL EST PLUS FACILE POUR UN CHAMEAU...

Le privilège d'être riche emprisonne Federica et l'empêche de vivre sa vie d'adulte, d'assumer son quotidien : les attentes de son fiancé qui voudrait fonder une famille, le retour inattendu d'un ancien amant, les conflits avec une famille déconnectée de la réalité et déstabilisée par la mort annoncée du père. La jeune femme

tente à tout prix de concilier ses problèmes existentiels avec son imaginaire débordant.

La comédienne Valeria Bruni Tedeschi, sœur de l'ex-mannequin devenue chanteuse Carla Bruni, fait ses premières armes à la réalisation avec cet étonnant long métrage largement autobiographique qui dépeint intelligemment le désordre émotionnel que peut créer l'abondance. Le titre fait référence, d'ailleurs non sans raison et avec beaucoup d'humour, au verset biblique « Il est plus facile pour un chameau de passer par le chas d'une aiguille que pour un riche d'entrer au paradis ».

Ce trop-plein d'argent dont il est question ici et qui, manifestement, angoisse l'héroïne se traduit par des situations tantôt dramatiques, tantôt complètement farfelues. Les séquences où Federica se rend à confesse pour expier son péché et embête le pauvre curé, et celles où elle est chez son psy valent leur pesant d'or.

En plus de réaliser le film et de collaborer au scénario, Valeria Bruni Tedeschi interprète le rôle principal qui semble avoir été conçu pour elle de toutes pièces. Avec sa voix éraillée, l'actrice incarne merveilleusement une femme nerveuse et soumise, pieds et poings liés à une autorité supérieure, évoquant ainsi ses plus beaux moments au cinéma : **Les gens normaux n'ont rien d'exceptionnel** de Laurence Ferreira Barbosa, **La seconda volta** de Mimmo Calopresti ou encore **Rien à faire** de Marion Vernoux.

Truffée de rebondissements, de fausses pistes et de chassés-croisés qui valsent entre le présent et le passé, **Il est plus facile pour un chameau...**, œuvre fine et imaginative, démontre l'engouement, l'audace et le professionnalisme avec lesquels la comédienne maintenant cinéaste pratique son métier et, du même souffle, ne cesse d'éblouir.

Pierre Ranger

France 2003, 110 minutes — Réal. : Valeria Bruni Tedeschi — Scén. : Valeria Bruni Tedeschi, Noémie Lvovsky, Agnès de Sacy — Int. : Valeria Bruni Tedeschi, Chiara Mastroianni, Jean-Hugues Anglade, Denis Podalydès, Marysa Borini, Roberto Herlitzka, Lambert Wilson, Pascal Bongard, Yvan Attal, Emmanuelle Devos, Karine Silla — Dist. : Séville.

## MOI CÉSAR, 10 ANS 1/2, 1 M 39

Le monde selon César Petit, 10 ans et demi, 1 m 39, semble soudain peser un peu lourd : les parents, les disputes, les amis, le premier amour, les rivalités, l'école, l'autorité, ces quelques kilos en trop... Si par timidité il parle peu, en revanche César pense énormément. Et forcément, comme ses parents ne prennent pas le temps de lui raconter la réalité, il l'imagine...

Plongée vivifiante dans l'univers d'un enfant, cette comédie dramatique a la particularité d'adopter le point de vue subjectif du protagoniste principal sur le monde des adultes, entièrement filmé à 1 m 39 du sol. La technique utilisée, ainsi que la voix off (le commentaire intérieur de César qui nous fait partager sa vision des choses), renforce l'immersion du spectateur dans la perception du garçon.

« Depuis longtemps, je voulais faire un film sur l'enfance, sur cette période entre 9 et 12 ans où les traumatismes se font, raconte, sur le site officiel du film, l'acteur Richard Berry qui, après *L'Art (délicat) de la séduction*, réalise ici son deuxième long métrage. Je n'ai jamais oublié tout ce que j'ai subi et je voulais en parler en restant sur le ton de la comédie. L'approche de l'existence par tout ce que ressent un enfant, c'est de ce regard-là que parle le film. »

Coscénarisée par Richard Berry et Éric Assous, l'intrigue bien ficelée au départ, qui, par son rythme, son traitement, son audace et son humour, rappelle l'originalité que déployait *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain* de Jean-Pierre Jeunet, s'essouffle toutefois en fin de parcours. Mais ce n'est que de courte durée. Le plaisir que procure *Moi César...*, sans oublier les prestations justes et tonifiantes des jeunes Jules Sitruk (César) et Joséphine Berry (la fille du comédien cinéaste), méritent tous les honneurs.

**Pierre Ranger**

France 2002, 91 minutes — Réal. : Richard Berry — Scén. : Éric Assous, Richard Berry — Int. : Jules Sitruk, Maria de Medeiros, Jean-Philippe Écofley, Joséphine Berry, Mabo Kouyate, Anna Karina, Stéphane Guillon, Katrine Boorman, Murray Head, Karine Silla — Dist. : Séville.

Moi César, 10 ans 1/2, 1m39



Once Upon a Time in Mexico

## ONCE UPON A TIME IN MEXICO

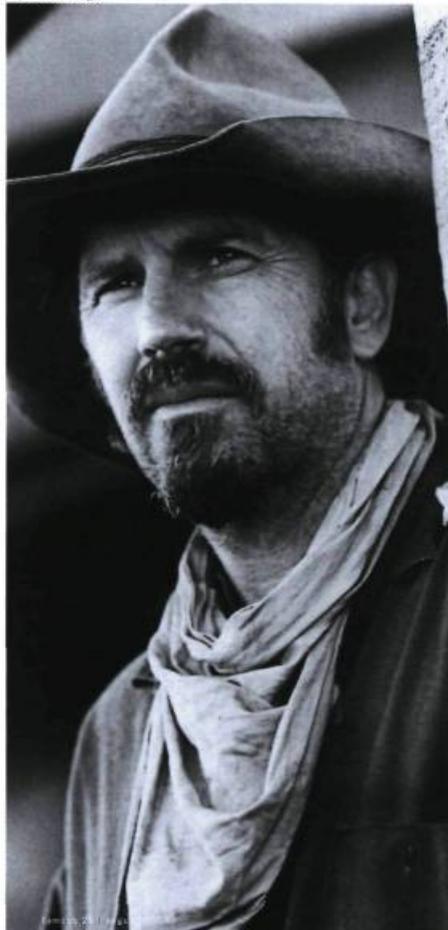
Alors qu'il vient tout juste de conclure sa trilogie *Spy Kids* ayant généré à ce jour des revenus de plus de 300 millions de dollars, voilà que Robert Rodriguez met également un terme à sa saga *El Mariachi*. À la manière de son collègue et ami Quentin Tarantino, Rodriguez distribue les rôles à tous vents en utilisant certains acteurs à contre-emploi (Johnny Depp en agent de la CIA corrompu et Mickey Rourke en gangster désabusé) et fait graviter tout ce beau monde autour d'un Antonio Banderas qui, égal à lui-même, reprend le rôle du mariachi pour la seconde fois.

Débutant quelques années après *Desperado*, *Once Upon a Time in Mexico* fait le récit des aventures présentes aussi bien que passées (donnant lieu à d'intéres-

santes séquences avec Salma Hayek qui n'apparaît qu'en flashback) du mariachi. Recruté de force par Sands, un agent corrompu de la CIA, le mariachi devra s'attaquer à Barillo, baron de la drogue interprété par le toujours très efficace Willem Dafoe, prévenant, se faisant, l'assassinat du président mexicain. Au passage, le mariachi en profitera également pour régler ses comptes avec le passé.

S'inspirant largement de la trilogie de *L'Homme sans nom*, Rodriguez emprunte également à Leone le titre pompeux de son film. À la fois réalisateur, scénariste, producteur, directeur photo, monteur et compositeur, Rodriguez en dépit de tout son talent ne parvient pas à conférer à *Once Upon a Time in Mexico* le caractère mythique et grandiloquent des films de Leone malgré les dollars investis. Car

Open Range



soulignons-le, le film a coûté plus de trente millions de dollars alors que **El Mariachi**, le premier film de la série n'en n'avait coûté que 7 000...! Reste qu'avec le parachèvement de ces deux trilogies, l'année 2003 représente un tournant majeur dans la carrière de ce polyvalent polyvalent qui n'a encore que trente-cinq ans.

#### Carl Rodriguez

#### ■ Il était une fois au Mexique

Mexique/États-Unis 2003, 101 minutes — Réal. : Robert Rodriguez — Scén. : Robert Rodriguez — Int. : Antonio Banderas, Johnny Depp, Willem Dafoe, Salma Hayek, Mickey Rourke, Enrique Iglesias, Cheech Marin, Eva Mendes, Ruben Blades — Dist. : Columbia.

#### OPEN RANGE

Dans **Open Range**, un personnage parle de son ami qui vient de mourir en ces termes : « C'était un homme qui, lorsqu'il disait bonjour, le pensait tout à fait. » Le bon cow-boy, on le sait, a une réputation d'honnêteté. Individualiste, solitaire, il vit en accord avec la nature et suit un code personnel de valeurs où règnent la dignité, le courage, la justice.

Il ignore les pressions de la communauté et écarte de la main les gains personnels (*A man's got to do what a man's got to do*, selon la formule consacrée). Il préfère la compagnie de son cheval avec qui il converse la nuit avant d'éteindre avec un reste de café son petit feu de camp et de s'endormir sous sa bâche entre deux arbres. Lorsque des situations imprévisibles se présentent, il se sent parfois obligé de répondre avec la violence requise. Son absence d'attaches sûres lui donne une flexibilité et une liberté de mouvement et de pensée qui le range parmi les héros qui n'hésitent pas à dégaîner... et à viser juste.

Aujourd'hui, en se penchant sur la situation du western et de son héros, nous avons la fâcheuse tendance de le cantonner dans une préhistoire du cinéma ou alors de proclamer, si on est cinéphile, qu'on ne fera plus jamais les westerns d'autrefois. De plus, en tant que genre, il possède quelque chose de *déchu* qui semble déplaire. Kevin Costner l'avait renouvelé dans le temps avec **Dances With Wolves**, mais avec **Open Range**, il a décidé d'en faire un à la manière des grands classiques, avec grands espaces, grandes amitiés, shérif malveillant, héros flamboyants, petite ville craintive et jolie femme en attente. Le résultat : on aime et on en redemande. Mais il faut avoir aimé le genre, l'aimer encore et accepter avec émotion toute la mythologie qui l'entoure. Il faut aussi posséder au fond de soi un sens de l'aventure et du travail individuel bien fait. Nous sommes en 1882 et quatre hommes liés par l'amitié s'occupent d'un convoi de bestiaux. La lune brille dans la nuit, les chevaux hennissent au moindre bruissement, la journée du lendemain sera dure... Installez-vous bien dans votre fauteuil et laissez-vous aller...

#### Maurice Elia

■ États-Unis 2003, 145 minutes — Réal. : Kevin Costner — Scén. : Craig Storper, d'après le roman de Luran Paine — Int. : Robert Duvall, Kevin Costner, Annette Bening, Michael Gambon, Michael Jeter, Diego Luna, James Russo, Abraham Benrubi — Dist. : Buena Vista.



Pères et Fils

Roger Toupin, épicier varié

## PÈRE ET FILS

L'acteur Michel Boujenah s'est fait discret ces derniers temps, et c'est bien dommage. Hormis sa présence dans **18 ans après** de Coline Serreau, sa tronche pleine de bonhomie et son attachement manifeste pour les personnages simples et bons vivants nous auront manqué. Son esprit généreux et rassembleur imprègne l'ensemble du scénario et des personnages de sa première réalisation, une comédie plutôt réussie toute en clins d'œil et en sentiments bon enfant. Noiret le patriarche parvient ici grâce à de mauvais subterfuges et de bonnes intentions à convier ses trois fils récalcitrants à un voyage au Québec afin, semble-t-il, d'y passer ses dernières heures en famille. Cette simple virée entre hommes se transforme en grandes retrouvailles fraternelles, celles qui réinstaurent les liens érodés et qui en créent de nouveaux, presque passionnels.

À l'image de Boujenah la bête de scène, le quatuor du film joue parfois lourdement, cabotine sans vergogne et fait rire là où ça se corse. Tout méditerranéen qu'il soit, le réalisateur marque ses scènes d'une camaraderie de tous les instants, le plaisir de jouer et d'en remettre se faisant sentir d'un bout à l'autre de ce récit cousu de fil blanc, sans prétention aucune sinon de véhiculer un amour des autres, de la famille, de l'aventure et une certaine dérision. Boujenah aurait pu camper cette histoire mille fois racontée dans un quelconque décor touristique; il aura choisi le Québec, patrie d'adoption sympathique à ce type d'humour et de camaraderie et environnement idéal pour ce retour aux racines par le biais de cette consultation bidon avec une paysanne guérisseuse diablement émancipée, caricature assumée d'une sagesse folklorique teintée de chaleur et d'un certain charme. Avec fort peu de moyens, voilà donc un remède galvanisant à tous les divertissements creux et essouffés peuplant les mégaplex, un pied de nez aux adeptes de vulgarité gratuite et un appel au désordre face aux films bien-pensants à la morale scolastique; bref, le digestif idéal accompagnant les toutes dernières soirées d'été.

Charles-Stéphane Roy



France/Canada 2003, 98 minutes – Réal. : Michel Boujenah – Scén. : Pascal Elbé, Edmond Bensimon, Michel Boujenah – Int. : Philippe Noiret, Charles Berling, Pascal Elbé, Bruno Putzulu, Marie Tifo – Dist. : Alliance.

## ROGER TOUPIN, ÉPICIER VARIÉTÉ

À Montréal, dans le quartier du Plateau Mont-Royal, une petite épicerie, un *dépanneur* plutôt, va fermer dans une rue qui semble bien loin de la frénésie des artères commerçantes de cet endroit devenu à la mode. Roger Toupin, né dans ce même bâtiment, est une personne modeste qui reçoit ses rares clients d'une manière affable, s'occupant aussi de sa vieille mère atteinte de la maladie d'Alzheimer. Le réalisateur Benoît Pilon a ici la même qualité d'écoute envers les gens simples qu'il avait dans **Rosaire et la Petite-Nation**. C'est par petites touches que Pilon et son directeur photo Michel La Veaux captent, avec une caméra vidéo légère, la petite vie de cet homme plein de sollicitude pour ses proches, qui écoute même avec intérêt les accusations de son ami Nestor au sujet des sévices que celui-ci a subis de la part des religieux enseignants. La foi du charbonnier de Roger n'est pas mise à mal par cette horrible histoire. Il



Tableau de famille

continue à s'adapter, à se préparer au changement, à être un de ces sels de cette terre qui survit malgré les bouleversements ambiants, trouvant dans la musique (l'harmonica) et la pêche à la ligne, les petits bonheurs destinés à émailler sa vie.

Luc Chaput

Canada [Québec] 2002, 97 minutes – Réal. : Benoît Pilon – Scén. : Benoît Pilon – Dist. : Cinéma libre.

## TABLEAU DE FAMILLE

Lauréat de plusieurs prix dont celui du public au Festival Image+Nation en 2002, le film italien **Le fate ignoranti** (*Tableau de famille* en version française) jette un regard candide sur la rencontre inattendue entre une femme et un homme, et sonde avec doigté les réactions face au deuil.

Antonia voit sa vie chambardée lorsque son mari meurt subitement. En

faisant le tri des biens du défunt, elle découvre qu'il entretenait depuis longtemps une relation avec quelqu'un du nom de Michele et, de surcroît, qu'il s'agit d'un homme. D'abord opposés, les deux endeuillés en viennent peu à peu à se lier d'amitié et partagent leur peine.

Situant son troisième long métrage à Ostiense, un quartier populaire de Rome où il habite, le cinéaste turc Ferzan Ozpetek trace un parallèle entre le quotidien d'une bourgeoise aliénée par une vie froide et monotone et celui d'une famille reconstituée, d'homosexuels et de travestis des plus colorés, et juxtapose ces deux univers suite au décès du mari. L'amitié qui en découle devient ainsi le point d'ancrage du récit.

Sans jamais tomber dans les clichés d'usage, le scénario coécrit par Ozpetek se révèle fort à propos, décrivant avec sobriété et intelligence les comportements

humains et les attitudes de deux êtres écorchés par le deuil. On y retrouve même beaucoup d'humour, ce qui sert de catalyseur aux moments dramatiques.

Film sur la nécessité de vivre pleinement la douleur du deuil afin d'être à nouveau capable d'éprouver de la joie, **Tableau de famille** s'avère à la fois touchant et drôle et se veut avant tout un hymne à la vie.

**Pierre Ranger**

#### ■ Le fate ignoranti

France/Italie 2001, 106 minutes – Réal. : Ferzan Ozpetek – Scén. : Ferzan Ozpetek, Gianni Romoli – Int. : Margherita Buy, Stefano Accorsi, Serra Yilmaz, Gabriel Garko, Erika Blanc, Andrea Renzi, Joray Candemir – Dist. : Alliance/Remstar.

## THIRTEEN

Tracy, une adolescente de treize ans, voit sa vie basculer après avoir fait la rencontre d'une jeune manipulatrice, Evie, qui l'initie à la débauche. Tentant désespérément de comprendre sa fille, la mère de Tracy découvre à quel point celle-ci est maintenant hors de portée. Telle est la trame narrative de **Thirteen**, drame poignant de Catherine Hardwicke qui a été primé au Festival de Sundance ainsi qu'au Festival international du film de Locarno.

Le scénario béton, qui pose un regard stoïque sur l'âge ingrat que peut parfois être l'adolescence, a été écrit par la réalisatrice et l'interprète

d'Evie, Nikki Reed, qui n'avait que treize ans à l'époque et dont les expériences ont directement inspiré le récit.

Les gros plans rapprochés et le montage au rythme saccadé donnent à cette histoire toute l'authenticité d'un documentaire. D'ailleurs, cet univers n'est pas sans rappeler à des degrés divers le portrait de la jeunesse amoralisée et abusive, dressé si froidement par le cinéaste Larry Clark dans **Kids** ou **Ken Park**.

Par sa prise de position dénonçant ces pratiques, **Thirteen**, qui est loin d'être un film réjouissant, a du moins le mérite de démontrer dans toute son aberration jusqu'où peut aller la bêtise humaine. Les prestations de Holly Hunter, dans le rôle de la mère, d'Evan Rachel Wood, dans celui de Tracy et, surtout, de Nikki Reed, relèvent du grand art.

Premier long métrage de Catherine Hardwicke, **Thirteen** est une oeuvre à la fois exigeante et nécessaire dont le résultat est tout à fait concluant.

**Pierre Ranger**

■ États-Unis/Royaume-Uni 2003, 100 minutes – Réal. : Catherine Hardwicke – Scén. : Catherine Hardwicke, Nikki Reed – Int. : Evan Rachel Wood, Nikki Reed, Holly Hunter, Jeremy Sisto, Brady Corbet, Deborah Unger – Dist. : Fox.

## UNDERWORLD

Ce film marque les débuts à la réalisation de Len Wiseman, ancien décorateur de plateau et réalisateur de vidéoclips. Le réalisateur et son équipe technique ont mis le paquet au niveau des décors (assez impressionnants) et du style (baroque). Visuellement, le film se situe entre l'esthétique bédé et celle des jeux vidéo. Cette industrie grandissante du jeu vidéo est en train de se faire une place importante dans le paysage hollywoodien. On n'a qu'à penser aux nombreux films récents basés sur des jeux vidéo (**Resident Evil**, **Lara Croft : Tomb Raider**, **Final Fantasy : The Spirits Within**) ou ceux qui sortiront sous peu (**House of the Dead**) pour en avoir une petite idée. Bien qu'il bénéficie d'un scénario original, le film de Wiseman n'échappe pas à la norme et s'inscrit dans cette même lignée esthétique. Les séquences d'action lorgnent à nouveau du

Underworld



Thirteen



The Wild Dogs

côté de **The Matrix**, dont l'ombre et l'influence planent encore sur les productions du genre. De quoi ravir les fans inconditionnels de ce type de divertissement.

Ceci étant dit, si le film est riche en effets spéciaux, costumes et autres accessoires visuels et sonores, on ne peut en dire autant du scénario. Même au second degré, cette bataille entre vampires et loups-garous est bien mince et sans surprise. Les personnages sont peu fouillés et inintéressants... à l'image du jeu figé des interprètes.

**Pascal Grenier**

#### ■ Monde infernal

États-Unis/Allemagne/Hongrie/Royaume-Uni 2003, 121 minutes – Réal. : Len Wiseman – Scén. : Danny McBride – Int. : Kate Beckinsale, Scott Speedman, Shane Brolly, Michael Sheen, Bill Nighy, Sophia Myles – Dist. : Alliance.

#### THE WILD DOGS

Né aux États-Unis, le Canadien Thom Fitzgerald continue son itinéraire dans la

réalisation avec un troisième long métrage pour le grand écran brillamment construit. Un pornocrate se rend à Bucarest dans le but précis de photographier de jeunes mineures. En route, il fait la connaissance d'un certain Victor, diplomate installé dans la capitale roumaine, qui lui donne des conseils *pratiques* et lui offre l'hospitalité. Il s'agit là d'un film ambitieux dans la mesure où le jeune cinéaste tente de concilier deux thèmes diamétralement opposés, la pornographie juvénile et la condition endémique de la société roumaine depuis la chute de Ceausescu. Le regard politique s'arrête là mais suscite néanmoins de multiples interrogations. À un récit conventionnel, s'intègre une charge impitoyable de la condition humaine. Les images vidéos imposent une démarche documentaire qui rend le propos encore plus poignant : chiens perdus sans collier, enfance délaissée, corruption, prostitution, exploitation,

maisons délabrées, chômage. Ce portrait de société est loin d'être rose, mais de la pénombre réside un espoir. Seul devant un univers qui ne croit plus en rien, sauf au profit immédiat et à l'argent sale, le réalisateur s'incarne dans la peau d'un personnage rédempteur. Le plan, à l'origine porteur de mille et une misères, devient tout d'un coup source de lumière, d'espérance et de compassion. Signalons que le réalisateur du poétique **The Hanging Garden** se présente également comme un acteur formidable, mais parfois au détriment des autres comédiens, pas toujours bien dirigés. ➤

**Élie Castiel**

Canada 2002, 97 minutes – Réal. : Thom Fitzgerald – Scén. : Thom Fitzgerald – Int. : Thom Fitzgerald, Mihai Calota, Alberta Watson, David Hayman, Visinel Burcea, Rachel Blanchard, Anca-Ioana Androne – Dist. : Mongrel.